

LES PAGES DE LOUIS XVI

ADHÉMAR DE ROCHENOIRE

(Suite.)

Combien de temps dura son évanouissement, il ne s'en rendit pas compte ; mais en ouvrant les yeux, il vit les deux dames en chapeau-souris, l'une à visage découvert, c'était Mme de Polignac, l'autre, les traits cachés sous un voile de dentelles. Elles l'inondaient d'eau de senteur.

— Eh bien, comment allez-vous ? lui demanda la duchesse Jules.

— Oh ! madame, que j'ai de pardons à solliciter de vous ; mais ce sang, une telle malade... Je me sens bien, prêt à exécuter tous vos ordres ; et en parlant ainsi il passait un mouchoir parfumé sur son front en moiteur.

Les deux femmes eurent un instant de conversation, et celle qui était restée voilée s'approchant d'Adhémar : — Au revoir, monsieur, lui dit-elle, vous faites honneur aux pages du roi, je ne vous oublierai pas. — Après quelques mots échangés encore à voix basse avec son amie, elle disparut.

— Etes-vous assez fort, comte, pour m'offrir votre bras ?

— Oui, madame.

— Eh bien, prenez votre manteau et partons, nous causerons en route.

Quand ils furent dans la rue, madame Jules reprit :

— J'ai d'abord une demande à vous adresser : donnez-moi votre parole de gentilhomme que jamais vous ne parlerez de ce que vous avez vu et entendu cette nuit.

— Je le jure.

— Que jamais, à moins d'y être autorisé, vous ne cherchiez à pénétrer dans le pavillon que nous venons de quitter.

— A quel titre ?

— Il y a là un secret d'Etat ; une indiscretion vous conduirait à la Bastille.

— Je n'ai pas besoin de cette crainte pour faire mon devoir.

— C'est très-bien, mon jeune ami, je m'imagine que cette nuit vous portera bonheur, et en toute circonstance vous pouvez compter sur moi, mais vous n'avez pas besoin de mon appui, vous avez conquis une protection plus puissante. Racontez-moi, monsieur Adhémar, quels sont vos rêves ?

— Ils sont très-simples, madame : je rêve servir le roi et la France et mourir sur le champ de bataille un beau jour de victoire.

Ainsi causant, ils marchaient et arrivèrent devant un hôtel, la duchesse s'arrêta. — Nous voici, dit-elle, à la porte de ma sœur Diane, je vais vous quitter. Adieu, beau page. — Et comme, en saluant, il se disposait à s'éloigner : — Eh bien ! monsieur, reprit avec un accent plein de grâce la jeune femme, est-ce qu'un chevalier quitte une dame sans lui baiser la main ?

Quand il rentra aux Grandes-Ecuries, Adhémar était à peu près fou. Il ne songea pas une minute à son lit, il tourna et retourna dans sa tête ébranlée les événements dont il avait été témoin et acteur ; son image se repeignait dans les yeux de son cœur ; il la voyait si belle et comme rajeunie par la douleur ! ce n'était plus une souveraine, mais une femme ; cependant ne se trompait-il pas ? comment pouvait-elle être si malade et que la cour n'en sût rien ? Comment pouvait-elle se faire soigner dans ce pavillon perdu ? Non, ce n'était pas elle ! Cependant il avait vu, vu... disait-il, la sœur inondant son visage, il prit pour l'essuyer un mouchoir dont le parfum le frappa ; il le regarda... c'était un tissu de batiste garni de dentelles portant le chiffre de Marie-Antoinette surmonté de la couronne fermée de France. Plus de doute, il a vu la reine sur un lit de douleur ; et, sondant son âme, il tomba à genoux, cacha sa tête dans ses mains et murmura avec désespoir : — Je suis fou !

Quand son valet de chambre entra pour le vêtir, afin qu'il se trouvât, à sept heures, au lever du roi, il fut frappé de la pâleur de son maître ; celui-ci le rassura et se mit à s'habiller, mais il ne fut pas assez maître de lui pour cacher l'émotion qu'il éprouva à la vue d'une petite clé retirée des vêtements qu'il quittait ; il avait oublié de la rendre.

Qu'allait-il en faire ? et ce mouchoir qui lui brûlait la poitrine, devait-il aussi le restituer, et comment ?

Le jour où il prenait ainsi son service tombait précisément un dimanche, et, ce jour-là, le palais de Versailles offrait un spectacle dont la grandeur théâtrale était célèbre dans l'Europe entière. Quelques instants avant la messe, l'immense Galerie des glaces se remplissait des grands officiers de la cour, des ambassadeurs, des grands seigneurs, des dames dans leurs plus magnifiques atours ; à une minute précise s'ouvraient les appartements du roi, il paraissait avec les chefs de sa maison civile et militaire, et, au même instant, du fond de la galerie, du salon de la Paix, s'avançant au milieu du cortège des princesses et de ses dames couvertes de velours, de soie, d'or et de diamants, la reine avec sa coiffure élevée et chargée de plumes qui ondulaient au vent, spectacle d'une magnificence dont nous ne pouvons même plus nous faire l'idée. Adhémar, qui se tenait près du roi, s'était dit : — Elle ne viendra pas, et elle était là, plus imposante que jamais, souriant à droite et à gauche ; arrivée en face du roi, elle lui faisait ce grand salut dont elle avait le noble secret. Le page sentait la folie lui envahir le cerveau, tandis que sa main serrait convulsivement

ment sur le mouchoir contre lequel palpitait son cœur. De quelle aberration était-il le jouet ? Cette femme, il y a quelques heures à la mort, maintenant si imposante et si pleine de vie... Cependant l'escorte du couple royal s'était bien vite formée, on se dirigea vers la chapelle en traversant divers salons, la salle d'Hercule si fière du plafond de Lemoine, et le roi et la reine, suivis de leurs pages, entrèrent dans leur tribune.

Il faut l'avouer, Adhémar n'écoula guère la messe ; lorsqu'elle fut terminée, le roi, suivant l'usage, avec toute sa maison, accompagna la reine jusqu'à ses appartements. Après le salut par lequel, sur le seuil, elle congédiait toute la cour, hormis le service, elle adressa quelques compliments à des dames, et, passant auprès du page dont les traits étaient bouleversés, elle s'arrêta, et, d'une voix un peu émue : — Vous paraissiez fatigué, lui dit-elle, je suis persuadée que si vous le demandiez au roi, sa bonté daignerait vous accorder quelques jours de congé.

Louis XVI fit un signe d'adhésion, et, appelant le premier gentilhomme : — Monsieur le duc d'Aumont, veuillez tenir compte du désir de la reine, et accorder à ce page, dont le service me plaît beaucoup, un congé de quelques jours.

La reine s'inclina en signe de remerciement. Adhémar baisa la tête et murmura : — C'était bien elle !

Adhémar ne se croyait point malade ; il l'était cependant, la fièvre le dévorait, il fallut se mettre au lit ; mais, avant de se coucher, il eut soin de cacher sous son oreiller le mouchoir au chiffre de la reine avec lequel il noua la petite clé de la rue des Rossignols. Il avait pensé que son indisposition ne serait que passagère, mais comme sa tête malade travaillait toujours, des symptômes graves ne tardèrent pas à se déclarer ; il fallut appeler le médecin des pages, qui se montra fort inquiet ; il redoutait une méningite et il ne dissimula point à M. de Châteaubourg, page et ami d'Adhémar, que la maladie se présentait sous de très-vilains caractères. De Rochenoire, de temps à autre, divaguait et tombait en délire : si on voulait le toucher ou arranger ses oreillers, il entraînait en fureur ; s'éloignait-on, dans une somnolence inquiète, il causait tout haut, parlant toujours de la rue des Rossignols, de clé, de mouchoir, et surtout de la reine, dont le nom revenait sans cesse sur ses lèvres desséchées. Le médecin jugea une saignée indispensable. Ce ne fut qu'après une triste lutte que Châteaubourg et deux valets de pied parvinrent à contenir Adhémar ; mais quand il vit le docteur prendre une lancette, par un changement subit, à la grande surprise des assistants, il devint très-calme, voulut absolument toutefois, quoi qu'il fit jour, qu'on lui donnât un flambeau, il le tint comme s'il eût été devant le roi, et, lorsque le docteur arrêta l'écoulement du sang, Adhémar murmura en souriant et en imitant une voix de femme : — Tiens, un page ! Puis, se retournant vers le docteur, il lui dit d'un ton de menace : — Si jamais vous dites que vous avez saigné la reine, monsieur de Lasselonne, c'est moi qui vous tuerai.

— Allons bon ! voilà qu'il vous prend pour M. de Lasselonne, et pourquoi, diable, prononce-t-il si souvent le nom de la reine ?

Cependant, affaibli par la perte de son sang, de Rochenoire, après avoir encore parlé de la clé, de la rue des Rossignols, mêlant les noms de madame de Polignac à celui de Marie-Antoinette et mettant d'une façon mystérieuse son doigt sur ses lèvres, finit par s'endormir. Châteaubourg, le médecin parti, voulut profiter de ce sommeil pour mettre un peu d'ordre dans le lit de son ami, il releva le drap, et d'une main légère, essaya de soulever la tête du malade ; sous le traversin, il sentit un corps dur, il le prit ; c'était une petite clé attachée par un nœud à un mouchoir. D'abord il sourit, mais, en retournant le fin tissu, le page devint pâle aussi, il venait de découvrir le chiffre de Marie-Antoinette surmonté de la couronne de France. Ses mains tremblaient, il n'en pouvait croire ses yeux. A ce moment, Adhémar s'éveilla, se tourna, se retourna, comme en cherchant quelque chose, puis levant ses regards, il poussa un cri et voulut se jeter sur de Châteaubourg pour reprendre le mouchoir. Le garde-malade se hâta de le lui rendre, Adhémar le porta à ses lèvres, le plaça avec soin sans dire une parole et le posa de nouveau sous les oreillers où il était d'abord caché ; alors, tranquille, souriant, heureux, il s'endormit.

Quittons notre page, et sans avoir les titres de noblesse qui en donnaient le droit, entrons dans le petit salon de la reine. Elle s'est levée de bonne heure, elle a déjà reçu la princesse de Lamballe, surintendante de sa maison ; son premier écuyer, M. de Genouilly, est venu prendre ses ordres, elle a travaillé à une coiffure nouvelle avec sa modiste, Mme Bertin, insolente personne qui allait bientôt faire une faillite de deux millions malgré les prix fous de ses modes ; pendant que ses deux femmes de chambre, Mmes Misery et Thiébault, vont et viennent autour d'elle, assise devant un petit bureau, elle se prépare à écrire. A ce moment entre sa première dame d'atour, madame de Mailly, qui lui annonce que M. le comte Mercy d'Argenteau attend l'honneur de lui faire sa cour. M. Mercy d'Argenteau, qui nous a laissé une correspondance si curieuse et si grave, en qualité d'ambassadeur d'Autriche, à toute heure à ses entrées chez Marie-Antoinette, à laquelle il apporte régulièrement des nouvelles de sa famille allemande.

Le comte fut immédiatement introduit.

— M'apportez-vous des nouvelles de ma mère ? lui demanda Marie-Antoinette.

— Non, madame, mais des lettres de Vienne m'ont appris qu'elle se trouve très-faible. Sa Majesté a tant souffert et tant travaillé dans sa vie.

— Dieu nous la garde longtemps encore !

— Je venais dire à Votre Majesté que, dans la journée, je ferai partir un courrier chargé de dépêches pour l'empereur, son frère ; si la reine veut profiter de cette occasion...

— C'est à merveille, je n'aurai pas le temps aujourd'hui d'écrire, je vous prie de mander à Sa Majesté Impériale que le myosotis qu'elle m'a confié est très-souffrant, mais que je ne doute pas que, dans quelques jours, il ne soit aussi charmant que nous pouvons le désirer.

— Est-ce une énigme que Votre Majesté envoie à son frère ?

— Oui, comte, répondit en riant Marie-Antoinette, ou plutôt c'est une vérité toute simple. Mon frère m'a confié une délicieuse fleur, et je lui en donne des nouvelles ; voilà toute l'énigme.

— Je n'ai pas le droit de chercher les secrets de la reine, reprit le comte un peu piqué, je me bornerai à remplir mon devoir en transmettant exactement ses paroles à son auguste frère.

— Merci, comte.

A ce moment, Mme de Misery, qui était sortie du petit salon lorsque Mercy d'Argenteau y était entré, reparut et annonça la duchesse Jules de Polignac, or le comte était au plus mal avec tous les Polignac, dont il considérait l'influence comme funeste ; il se hâta donc de prendre congé, et la reine, en lui donnant sa main à baiser, lui dit avec malice : — N'oubliez pas mon myosotis ; grâce à ce petit mot-là, jamais dépêche de vous n'aura été plus vivement lue.

Les deux amies, Marie-Antoinette et Mme Jules, restées seules, eurent une longue conversation, nous en verrons bientôt les conséquences en retournant au chevet du page.

Toute la journée fut mauvaise, le délire n'était plus ce qu'il avait été au début, il avait cédé à l'action de la saignée et des remèdes que de Châteaubourg, obéissant aux prescriptions du médecin, avait prodigués aux malades, mais celui-ci divaguait et toujours il parlait de la reine, du mouchoir, et de la scène dont il avait été témoin. La nuit se passa très-bien ; il dormit, et quand il se réveilla, il était en pleine possession de ses idées. Il remercia chaleureusement son ami qui ne l'avait pas quitté. Il ne sentait plus, dit-il, qu'une grande lassitude, et, dans sa visite, le docteur reconnut un mieux sensible : quelques jours de repos devaient suffire à une complète guérison. Malgré les expressions de défiance de la Faculté, Adhémar, fort aimé de ses camarades, reçut leurs visites ; elles le fatiguèrent et un lourd sommeil le reprit ; il fut réveillé par l'entrée d'un valet de pied à la livrée de la maison des Polignac, qui lui remit une lettre dont il était chargé de recevoir réponse. Cette lettre, ou plutôt ce billet, ne portait que ces mots :

— Je prie M. le comte de Rochenoire de vouloir bien venir ce soir chez moi ; il aura l'honneur d'y saluer Sa Majesté la reine. — Les rossignols ont quelque chose à lui dire.

— Signé :

— La duchesse JULES DE POLIGNAC.

Et au dessous : — Gouvernante des enfants de France.

— Dites à madame la duchesse que je ne manquerai point à cette invitation, et que j'irai ce soir lui présenter mes respectueux hommages.

— Comment ! comment ! s'écria de Châteaubourg, quand le valet de pied fut sorti, tu prétends aller ce soir au cercle de la duchesse ?

— Oui, quand je devrais y mourir.

— Tu es fou ! Je vais prévenir le médecin, te dénoncer au gouverneur, le comte de Sarcus, et, quand je devrais te lier à ton lit, tu ne sortiras pas.

— Tu ne feras rien de tout cela, Châteaubourg. Il faut que j'y aille, s'écria Adhémar avec une fiévreuse agitation, il faut que j'y aille, et mon plus mortel ennemi ne saurait faire pis que de me retenir !

Ils bataillèrent ainsi quelque temps, mais Châteaubourg, voyant l'excitation croissante d'Adhémar, se tut, et, donnant une autre direction à la conversation :

— Pourriez-vous me dire, monsieur le comte, fit-il en saluant son ami, quelle fée vous avez rencontrée ? Hier, Sa Majesté la reine daigne s'intéresser à votre santé ; le roi se lève publiquement de votre service ; ce qui vous a valu un double triomphe, et, aujourd'hui, madame Jules, ce qui ne s'était jamais vu, daigne vous envoyer une invitation personnelle pour son cercle de ce soir, vous, un page !

En écoutant ces paroles, Adhémar souriait, mais ses yeux, à demi-fermés, semblaient poursuivre un rêve. De son côté, de Châteaubourg se disait tout bas : — Je suis bien tranquille, ce soir il n'aura pas la force de se lever.

A l'approche de la nuit, Adhémar ordonna à son domestique épouvanté de louer une chaise à porteurs qui devait l'attendre à huit heures devant la grille des Grandes-Ecuries, se fit préparer son plus brillant uniforme, et éprouva une vive contrariété parce que l'on ne put trouver le perruquier pour accommoder sa coiffure : il resta donc avec un œil de poudre sur ses cheveux.

— Le faites-vous par coquetterie ? prince Charmant, disait de Châteaubourg, riant de ces préparatifs qu'il considérait comme inutiles. L'ébène de votre chevelure, adouci par cette neige légère, vous sied à ravir et fait valoir les lis de votre visage ; vous entraîneriez tous les cœurs après vous.

Cependant, quoiqu'il pût dire et faire, à sept heures, notre railleur vit le malade se lever pour procéder à sa toilette. D'abord, le cœur lui tourna un peu, il prit deux doigts de vin de Malaga s'assit dans un fauteuil, et comme il ne pouvait se servir de son bras gauche, il laissa à son domestique le soin de le vêtir. Il se regardait à la glace, et son attention ne se lassa pas de surveiller cette opération importante. Ce ne fut pas sans difficulté qu'il parvint à passer dans sa soubreveste et dans son habit le bras où il avait été saigné. Il ne boutonna point complètement le premier de ces vêtements et il y passa la main gauche, car il craignait, son bras étant tendu, que la saignée ne se rouvrit. A huit heures, son chapeau emplumé et ses gants mis, il pria Châteaubourg stupéfait de l'aider, et le voilà, pâle, la jambe un peu tremblante, descendant l'escalier appuyé sur son ami qui le conjurait encore de renoncer à une dangereuse folie. Arrivé à la chaise à porteurs il se fit transporter au château, et, quelques minutes après, il entra ému et tremblant dans les appartements de la duchesse, où sa présence fit sensation, car on n'était pas habitué à y voir un page à titre d'invité.

Là se trouvait réunie la fine fleur de la cour : Lauzun, Coigny, Vaudreuil, Bezenval, Tinguy, d'Escars, et vingt autres encore, entourant mesdames Jules et Diane de Polignac, de Hénin, de Fleury, et les princesses de Lamballe et de Chimay. De cette réunion étaient bannies les sévérités de l'étiquette ; on allait, on venait, ceux-ci causaient, d'autres se tenaient assis devant des tables de jeu, mais nulle partie n'était engagée, on attendait la reine. A travers ces brillants seigneurs et ces grandes dames, se glissa Adhémar jusqu'au fauteuil de madame Jules, et il la salua avec une gracieuse modestie. La duchesse lui sourit, et lui montrant un siège auprès d'elle : — Mettez-vous là, lui dit-elle ; mais il ne put profiter d'une permission dont sa faiblesse avait tant besoin : aux portes du salon Sa Majesté venait d'apparaître. Le page s'éloigna et s'éclipsa dans l'embrasure d'une fenêtre.

En ces réunions où elle se sentait aimée, Sa Majesté se plaisait à oublier la couronne, encore si brillante, qu'elle portait. Jeune, charmante plutôt que belle, ayant des cheveux magnifiques, des bras, des mains admirables, un teint éclatant et un vrai port de reine, chez ses amies, la princesse de Lamballe et la duchesse Jules, elle négligeait, trop peut-être, ses grandeurs et le cérémonial que le trône lui imposait. Mais cet oubli volontaire donnait à ces assemblées privilégiées un charme d'abandon, un esprit libre qui la ravissait. Là, et là seulement, ou encore à Trianon, elle était elle, gaie et causeuse. Le cercle se forma, se brisa autour de son fauteuil, elle s'entretint avec les uns, avec les autres, recevant de tous des hommages dont la galanterie française était prodigue alors ; mais, ce soir, elle semblait préoccupée, et à plusieurs reprises elle s'entretint à voix basse avec madame Jules.

On se mit au jeu, la reine s'assit à une table de birbi qui bientôt fut couverte d'or. Pendant ce temps, seul, dans son coin, Adhémar suivait cette scène brillante, il lui sembla une fois ou deux que Marie-Antoinette le regardait, mais peut-être s'était-il trompé, car, fatigué comme il l'était, tout flottait autour de lui comme dans un nuage, et il sentit plutôt qu'il ne vit la duchesse Jules s'approcher de lui.

— Ecoutez-moi, lui dit-elle, et gardez que votre visage ne témoigne aucun étonnement. Pour des motifs graves, j'ai besoin d'une personne qui puisse me donner des nouvelles de la rue des Rossignols. Le hasard vous y ayant conduit, et certaine de votre discrétion, j'ai pensé à vous. Savez-vous l'allemand ?

— Oui, madame.

— A merveille. Chaque jour donc vous irez prendre des nouvelles de la malade.

Adhémar tressaillit, et, tournant les yeux vers la reine, il murmura :

— Mais elle est guérie, Madame.

— Hélas, non...

Le page sentait le vertige s'emparer de lui.

— Vous irez donc chaque matin rue des Rossignols, vous tâcherez de n'être pas remarqué, vous ne frapperez pas à la petite porte, vous l'ouvrirez.

— Je venais, madame, vous remettre la clé que j'ai oubliée de vous rendre, et...

— Cela se trouve très-bien... Ne m'interrompez pas, car ma trop longue conversation serait observée et ferait jaser. Vous entrerez dans le jardin, et, à l'antichambre du pavillon, vous trouverez une femme de service, vous lui demanderez en allemand : — Madame Martha ; — madame Martha descendra, vous donnera aussi, en allemand, des nouvelles de la malade, et vous aurez la bonté, comte, de me les apporter... Je vous recevrai à toute heure...

— Mais, madame, il n'y a plus de malade.

— Encore une fois, vous vous trompez. Il faut même que vous me donniez votre parole de ne pas chercher à la voir.

Adhémar, l'esprit perdu, baissa la tête. — A demain donc, reprit la duchesse, mais ne vous en allez pas encore, il serait possible que l'on ait encore quelque chose à vous dire.

Sur ces mots, elle s'éloigna en causant avec M. de Bezenval qui venait de passer à côté d'elle.

M. le duc de Lauzun, l'élégant de cette époque, à qui la reine accordait une faveur marquée, s'approcha du page ; soit par curiosité, soit par un mouvement de simple courtoisie, il l'aborda :

— Monsieur, lui dit-il, il y a longtemps que je cherche l'occasion de vous faire compliment sur la manière dont vous montez à cheval. Je vous ai vu aux dernières courses, à la plaine des Sablons, je vous ai montré au comte d'Artois, il